VENTRES PLEINS, VENTRES CREUX

ESQUISSE D'UNE ÉCOLOGIE DE L'HOMME

par André Collot

LES ESSAIS
CCXII

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MULTIPLICITÉ DE L'HOMME

Autotrophie et hétérotrophie
L'artefact
Le chasseur
Le paysan
Le guerrier
Le dominant
Les trois violences
Unicité de l'homme

Considérons ce phénomène très simple qui consiste essentiellement en ce que des hommes se jettent méthodiquement les uns sur les autres pour s'entre-tuer : la guerre. Pour qui aime la guerre ou s'en sert habilement ou reçoit d'elle tout à coup l'exultation, l'organisation de l'espèce humaine est quasi parfaite puisque la guerre est de tous les temps et de tous les lieux. Facilité non négligeable, on impose la guerre, on ne la quémande pas. Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes guerriers s'il n'était des fauteurs de paix.

En effet, il se trouve qu'un certain consensus a lentement fait surface selon lequel l'homme serait un être qui aspire à la paix. Voici récusé le belliciste, exaucé le pacifiste. Voici frustrés du même coup tous ceux qui, depuis que le monde est monde, ne rêvent qu'assauts et contre-assauts. On peut se dire qu'il est assez injuste, *a priori,* de priver ainsi nombre d'hommes de leur raison de vivre. Pourquoi interdire aux dix mille Grecs de Xénophon d'attaquer dix millions de Perses ? Supposons toutefois, en accord avec le consensus, que les ruées guerrières ne résultent que d'un égarement passager. Si l'homme est pacifiste au fond du cœur, pourquoi alors le spectre de la guerre n'a-t-il pas perdu depuis longtemps sa mine florissante ? Pour ne s'en tenir qu'à nos époques

Extrait de la publication

modernes, cet état de paix que les hommes se promettent entre eux n'est pas l'état ordinaire ; c'est l'état de guerre qui apparaît le plus habituel. Puisque l'homme est réputé paisible, force est de conclure que ce sont les systèmes réglementant la cohabitation des hommes qui produisent les conflits. Or, ces systèmes, politiques, religieux, philosophiques, économiques clament l'espoir de paix. Dès lors que la guerre persiste, ou bien ils sont bancals, ou bien leur prémisse – l'homme, être pacifique – est fausse.

Bien entendu, les partisans d'un régime donné s'empresseront d'objecter que c'est le régime voisin ou concurrent qui est mauvais et générateur de guerres, point le leur. L'objection est aisément récusée. On peut supposer, en paraphrasant Kant, qu'un « bon » système serait celui qui, étendu à la planète entière, assurerait enfin la tranquillité des hommes. D'évidence, un système de cohabitation qui assurerait la paix recueillerait l'assentiment des esprits pacifiques – et tous sont réputés l'être – à un point tel qu'il se propagerait très naturellement de nation en nation jusqu'à couvrir la terre. Seul obstacle possible, une nation d'hommes paisibles, continûment aveuglés par un régime inique, hommes qui persisteraient à tuer la paix chaque fois qu'elle se montre. L'éventualité paraît difficile à recevoir comme modalité habituelle. C'est donc que le régime idéal, celui qui exhale ses effluves de paix, n'a pas cours encore. Il est facile de s'en rendre compte en observant ce que donnent, dans les faits, les grandes options qui prétendent à l'universalité. Une puissante religion comme la religion catholique a fait depuis longtemps ses preuves : durant ces siècles où elle imprégnait l'Europe, où elle la régentait, elle n'a jamais pu conjurer les sanglantes tempêtes. Quelle garantie avoir qu'elle puisse y réussir un jour ? Abstraction faite de toute autre considération, il pourrait paraître souhaitable d'étendre à l'ensemble de la planète un principe d'organisation sociale tel que le communisme, pour autant que ce principe garantisse la paix des peuples. Il est cependant un critère absolu de défiance : un tel

Extrait de la publication

système n'y parvient pas, d'ores et déjà, à l'échelle réduite de quelques nations. De même, le principe de démocratie libérale n'a jamais empêché les aventures guerrières ni seulement résisté aux coups de force intérieurs. Qui oserait dire que, sous ses formes actuelles du moins, un tel principe généralisé entraînerait pour mille ans la paix universelle ? Et cependant tous ces systèmes peuvent paraître bons, *in abstracto*, dans le silence du cabinet. Portés dans le tumulte de la place publique, ils font faillite. Si ce n'est que l'homme être pacifique sur lequel ils se fondent n'est qu'une chimère, d'où vient leur échec ?

L'idée peut alors un instant traverser l'esprit que soient des hommes qui aiment la guerre, d'autres qui aiment la paix. Ce qui ne va pas sans quelque inconvénient car l'homme est exclusivement abordé comme un être fondamentalement interchangeable. Il semble exister un homme-unité, un atome-homme, pivot de toute réflexion : ce qui est valable pour l'un est nécessairement valable pour un autre, pour tous les autres. Le mot le plus fréquent de la littérature anthropologique depuis que l'homme couche ses réflexions sur l'argile, le parchemin et le papier, le mot le plus fréquent est peut-être le mot « homme ». Mot employé avec l'article défini singulier, bien souvent suivi du verbe être à la troisième personne du présent. A travers l'amoncellement des textes revient toujours cette litanie, exprimée sur tous les modes : l'homme est..., l'homme n'est pas... Ou bien : qu'est-ce que l'homme ? L'homme est-il... ?

Cette unicité de l'homme est idéale au plan des théories, des échafaudages, des systèmes sociaux, elle n'est pas commode en pratique. Il suffit de considérer ce qu'il advient des grandes références qui organisent la coexistence des hommes lorsqu'on les applique à l'individu proprement dit, à l'homme isolé et nu. Paix, liberté, justice, éducation, droit à la propriété, d'autres encore, qui ne sent combien ces notions sont abstraites, générales, rigides, impropres à s'ajuster aux formes multiples et originales de l'homme concret ? Qui ne

voit combien ces augustes principes changent de pays à pays, de régime à régime, d'idéologie à idéologie, quoique prétendant chaque fois pourvoir aux faims ultimes d'un même individu-type ? Bien mystérieux est cet « homme » qui d'un côté d'une barrière frontalière a le droit imprescriptible d'avoir du métal jaune dans sa poche et qui, dix pas plus loin, s'en voit dépouillé illico. Apparemment, nul ne sait vraiment si l'or, comme le fer de l'hémoglobine, fait partie ou non des besoins physiologiques de l'être humain. Trois siècles se sont écoulés depuis ce temps où Pascal s'écriait : « Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ». Il ne semble pas que des progrès décisifs aient été accomplis.

Il est tout de même assez curieux que, depuis tant de temps que l'homme contemple l'homme, un certain consensus ne se soit pas établi quant à sa nature, hormis l'interchangeabilité. A priori, lorsqu'on connaît bien une chose, lorsqu'on sait en faire le tour, on est en mesure de lui administrer le traitement le plus adéquat. Etant donné la façon dont l'homme a été et est encore traité, çà et là, on est tenté de conclure que l'appréciation générale portée par l'homme sur lui-même n'a pas encore atteint le stade de la compréhension la plus correcte. Alors que le maraîcher sait très exactement comment il doit s'y prendre avec ses salades, l'homme, semble-t-il, ne sait toujours pas comment il faut s'y prendre avec l'homme.

Pour qu'une certaine forme de cohabitation des hommes soit bonne, il faut qu'elle satisfasse aux aspirations fondamentales de chacun d'eux, dans la mesure du possible. C'est souhaitable ; sinon, de quoi sert-elle réellement ? Mais alors, de deux choses l'une : ou ces aspirations sont les mêmes pour tous, ou elles diffèrent de l'un à l'autre. Dans le premier cas, il ne semble pas nuisible qu'une entente se fasse autour de ces besoins et l'on se demande pourquoi il y faut tant de temps. Dans l'autre cas, on peut se dire qu'il serait indiqué qu'une prise de conscience intervienne. En effet depuis toujours ou presque, toutes les formes de pensée politiques, religieuses,

Extrait de la publication

sociales prennent pour cible un homme unique, aux aspirations uniques. Quelle redoutable simplification si, en fait, les attentes fondamentales des êtres ne sont pas identiques !

Assurément, si l'on parvenait à déterminer que chaque individu est entièrement différent des autres, il en découlerait l'impossibilité d'instituer une cohabitation équitable, sauf à promouvoir une loi unique appliquée à tous en dépit des divergences individuelles. Ce serait l'égalité fondée sur la négation générale des aspirations particulières. En revanche, si l'humanité se laissait diviser en quelques grandes tendances, alors on pourrait tenter une discrimination. Car peut-on s'interdire à jamais de *raffiner* ? Si nos progrès, si nos techniques sociales permettent plus de finesse, plus de doigté, faut-il s'abstenir d'en faire usage pour une meilleure satisfaction commune ? Selon la loi, par exemple, il ne doit plus y avoir entre les hommes deux poids, deux mesures. Le progrès est immense par rapport à des lois de privilèges ou d'exception. Inversement, à supposer qu'il soit des hommes aux aspirations et aux attitudes différentes, la loi égale pour tous n'est plus qu'un moindre mal, un compromis superficiel, une approximation en attendant mieux. Après tout, la loi biblique du talion selon laquelle l'œil de l'un vaut exactement l'œil de l'autre, cette loi d'une simplicité immense n'est plus appliquée. Il est évident que la loi unique pour tous est un acquis majeur qui balaye les injustices consacrées. Mais dans l'hypothèse de tendances humaines irréductibles à l'unité, elle est également la consécration d'autres injustices. Elle étend, en quelque sorte, l'individu sur un lit de Procuste pour le raccourcir ou l'étirer à la demande. On pourrait soutenir que la justice est bien d'avoir un lit à sa taille, petite ou grande, étroite ou large.

La question première n'est donc plus de savoir ce qu'est « l'homme », c'est de savoir si l'homme est, dans sa nature, un ou multiple. De la réponse à cette toute simple alternative dépend, si l'on réfléchit, la qualité du séjour en ce monde de chaque individu. Si l'homme est *un*, le législateur est justifié

Extrait de la publication

de bâtir une loi commune à laquelle tous devront souscrire ; si l'homme est *multiple*, c'est par lois nuancées, compromis et moyens termes qu'il devra étayer son système.

On connaît la réponse en vigueur : l'homme est un, partout identique, analogue à ce passe-partout qui ouvre toutes les serrures. En somme, philosophes, théologiens, politiciens vont plus loin que le biologiste et le généticien. Ils ne mesurent pas chichement la hardiesse : l'homme est, pour eux, interchangeable. Donc tout individu hôte de la planète est à même de se substituer correctement à tout autre individu, sous réserve, bien entendu, d'identiques conditions d'éducation et d'environnement. Ce qui signifie que tout homme porte en soi, d'une manière non précisée, la totalité de la dimension humaine. Il est représentant intégral de son espèce, de l'alpha à l'oméga. Bien entendu, dans ce décompte n'entrent pas les traits physiques, lesquels varient de toute évidence selon les lieux. Seul entre tout ce qui n'est pas physique, tout ce qui constitue précisément le meilleur de l'homme, tout ce qui emplit ces divers récipients que l'on appelle âme, esprit, cœur et, peut-être, instinct. Prenez deux nouveau-nés, l'un Esquimau, l'autre Papou, faites-les élever et éduquer en Suisse, vous obtiendrez deux citoyens suisses typiques, mis à part la silhouette, la couleur et les traits du visage. Voilà ce que dit la position « homme interchangeable ».

La position du biologiste est beaucoup plus nuancée. Pour lui, l'être humain n'est pas comme suspendu dans le vide : il se rattache de toutes parts au monde vivant naturel, il fait partie du règne animal. De sorte que l'on peut déchiffrer l'homme, au moins en partie, en utilisant les codes ordinaires de la nature. En particulier, tout représentant d'une espèce animale ou végétale ne détient pas en soi-même la totalité des potentialités de l'espèce à laquelle il appartient. Celle-ci constitue comme un « pool » de traits originaux qui sont disséminés chez les uns et chez les autres des « échantillons » de l'espèce. Chacune des caractéristiques de l'espèce est distribuée et redistribuée au sein de la population représenta-

Extrait de la publication

tive par le jeu de la sexualité et de la reproduction. C'est ainsi que l'effort sélectif de l'agronome consiste à repérer les particularités intéressantes dispersées au hasard des variétés et à réunir celles-ci, par croisement, pour former une nouvelle variété répondant à des besoins précis.

Rapportée à l'homme, cette approche biologique souligne que si l'individu est en première approximation échantillon de l'espèce, il cesse de l'être dans le détail. Un Adam et une Eve pourraient à eux seuls repeupler la Terre, mais la nouvelle humanité serait assurément moins diverse que l'humanité actuelle, tout au moins dans ses traits physiques. Pour ce qui est du non-physique la question reste ouverte. Cependant, le biologiste note que l'on peut, par exemple, sélectionner chez le rat ce trait complexe, l'intelligence. Il suffit de croiser entre eux les rats sortis vainqueurs de certaines épreuves expérimentales faisant appel à d'autres vertus que les ressorts proprement physiques.

Si le biologiste peut ainsi manipuler le vivant, c'est qu'il a affaire à des objets concrets bien qu'invisibles à l'œil nu, les facteurs héréditaires. Chaque caractère répertorié est comme un grain de « vivant » propre ou non à l'espèce, que l'on peut repérer partout, suivre de génération en génération. De fait, ce grain, ce *gène* est matérialisé dans la cellule vivante sous forme d'un code chimique, une combinaison bien déterminée d'atomes, tous les gènes étant rattachés les uns à la suite des autres pour former de longs filaments, les chromosomes. Caractère après caractère, chaque être vivant est ainsi décrit minutieusement, dans son anatomie et sa physiologie. C'est cette description qui passe d'être en être par réplication, qui voyage, qui traverse les siècles. Pensons à l'explication parfaitement claire de Jean Rostand : « Tout ce qu'un enfant reçoit de ses parents, il le reçoit des chromosomes qui lui viennent d'eux, et qui descendent en droite ligne de ceux que ses parents eux-mêmes avaient reçus des leurs. » Ecrivant aujourd'hui, Jean Rostand serait sans doute encore plus précis, à l'instar du biologiste François Jacob : « Chaque œuf

contient donc, dans les chromosomes reçus des ses parents, tout son propre avenir, les étapes de son développement, la forme et les propriétés de l'être qui en émergera. L'organisme devient ainsi la réalisation d'un programme prescrit par l'hérédité. »

Les deux passages précédents illustrent parfaitement la position nuancée du biologiste face à cette question d'une hérédité éventuelle de ce qui n'est pas *traits physiques* dans l'individu. « Tout ce qu'un enfant reçoit de ses parents... » ne signifie nullement qu'un enfant reçoit *tout* de ses parents, ni qu'il n'en reçoit *rien*. Que les « propriétés de l'être », à travers son organisme, résultent de la réalisation d'un programme ne signifie pas que la personnalité riche et complexe d'un individu est *in extenso* programmée à l'avance. Mais on ne peut exclure que soit inscrit quelque part, au titre de l'insertion générale de l'être dans son milieu, une orientation principale, une directive prioritaire. L'*amour de la guerre* par exemple, dans l'acception diffuse, incertaine de l'expression, pourrait constituer ce genre d'inclination dominante, sans qu'il soit nécessaire de programmer davantage l'individu.

Faisons jouer autrement l'articulation en considérant certains de ces objets non physiques qu'offre la nature. Il existe des espèces de fourmis tropicales qui pratiquent la culture de champignons, d'autres espèces, partout répandues, qui s'adonnent à l'élevage de pucerons. Toutes activités instinctives, c'est-à-dire parfaitement programmées, transmises par hérédité. Toutes activités indispensables à la survie des fourmilières. Entre ce pur mécanisme génétique et ce qu'on pourrait appeler un libre arbitre pur de l'homme dans ses arts et ses entreprises, n'y a-t-il pas un moyen terme ? L'équivalent de ces objets naturels est, chez l'homme, l'agriculture et l'élevage. Ne peut-on envisager que le paysan, sans être pour sûr *programmé* à planter des salades, puisse être héréditairement apte à accepter sa longue et lourde tâche, à assumer l'effort quotidien, pénible et monotone, toujours renouvelé, sans récompense immédiate ? Ou faut-il dire que tout

Extrait de la publication

homme est capable de ce genre d'abnégation et de vision à long terme, pourvu qu'il le veuille ou qu'on l'éduque en ce sens ? Il existe, on le sait, des colonies de fourmis guerrières, spécialisées dans la razzia, l'esclavagisme, le pillage. Pure programmation génétique évidemment : fournirait-on à ces fourmis les plus beaux troupeaux de pucerons du monde qu'elles ne sauraient faire autre chose que les croquer. Serait-il possible, pareillement, qu'un homme aux vertus guerrières poussées à l'extrême fût psychologiquement incapable de se plier aux longs rites de l'élevage ?

Le biologiste évite de statuer officiellement sur la pertinence d'expressions aux vagues relents héréditaires comme sens inné de l'économie ou prédisposition à la libéralité, comme goût du risque ou instinct de prudence. *A fortiori* ne guette-t-il pas dans le chromosome qu'il tient sous son microscope la pugnacité de l'un, la placidité de l'autre. Ce qui n'entraîne pas l'absence de transmission héréditaire de tels caractères.

La conservation d'un patrimoine héréditaire est comparable à la fonction d'un magnétophone bloqué en position « écoute ». Chaque bande magnétique représente l'un de ces chromosomes porteurs de l'hérédité, et la collection de bobines décrit « les étapes du développement, la forme et les propriétés de l'être ». A chaque génération, le « contenu » de l'individu est ainsi exprimé, tout comme la série de bandes peut être intégralement écoutée. Et cela, indéfiniment.

De la même façon, le patrimoine héréditaire est transmis de génération en génération, par « écoutes » successives. Le moyen de modifier le message héréditaire est de couper le ruban magnétique et de le recoller : on peut ôter un mot, en déplacer un autre, intervertir les phrases, changer leur sens. Voilà le genre de remaniements qui est provoqué accidentellement par les *mutations* intervenant dans les chromosomes.

Tout ce qui est enregistré sur la bande est reproduit fidèlement par le haut-parleur, mais il est assuré que ce n'est pas en discourant devant ce dernier que l'on parviendra à modifier

Extrait de la publication

l'enregistrement. De même, aucune intervention sur l'individu – il tient la place du haut-parleur – ne retentit sur son hérédité. Et il est bon de se souvenir de cela. Une vieille tentation, en effet, met l'homme à l'épreuve, celle de se modifier soi-même. Lorsqu'un système de pensée reste tenu en échec par cet incorrigible, l'animal humain, c'est paradoxalement la bête à deux pattes que l'on veut adapter, point l'idéologie. Fort opportunément, le magnétophone ne fonctionne pas en position « enregistrement » ; de sorte que les idéologies passent et que l'homme demeure, toujours incorrigible. L'exemple est souvent cité du rituel de la circoncision pratiqué obstinément pendant des millénaires : l'encombrant prépuce s'entête à repousser toujours, de père en fils. On ne modifie pas l'homme en agissant sur l'homme, c'est le chromosome qu'il faut atteindre.

Mais cet exemple est d'ordre anatomique. En va-t-il de même du non-anatomique ? Existe-t-il sur certaines bobines de magnétophone « vivant » une description de traits de caractère, d'attitudes psychiques qui feraient partie intégrante des « propriétés de l'être » et qui donc ne seraient pas modifiables à volonté ? Existerait-il, par exemple, un *amour de la guerre* dont on ne pourrait pratiquer l'ablation autrement qu'en coupant et recoupant dans les chromosomes ? Le courage, le sang-froid, le goût de la violence, de la décision emportée de vive force devraient aller de pair, semble-t-il, avec la pratique guerrière. S'agit-il de caractères innés et donc inaccessibles ou de caractères acquis – mis en place par l'exemple ou l'enseignement – et par conséquent susceptibles de corrections ?

Question délicate et toujours reposée. En effet, dans l'édification de l'individu, le milieu intervient manifestement. Mais dans quelle proportion ? A priori, il est difficile d'en juger, car l'on peut toujours attribuer à l'environnement, c'est-à-dire à l'éducation, à l'exemple, au mode de vie, aux opportunités, le façonnement d'une personnalité. Ulysse est-il rusé parce qu'il vit parmi des hommes rusés ou bien parce qu'il est

Extrait de la publication

naturellement rusé, comme le renard a la réputation de l'être ?

Si l'environnement d'un sujet suffit amplement à rendre compte de ses qualités et de ses défauts, de sa silhouette psychologique, l'hypothèse d'une multiplicité intime de l'humanité perd toute consistance. Bien plus, elle est récusée. Montrer qu'une attitude comme l'amour de la paix peut être correctement inculquée à tout individu de la planète tendrait à prouver qu'un fond commun existe, équitablement partagé entre tous les hommes. Selon une telle conclusion, le sujet « universel » à l'exemple d'un sol ingrat peut toujours être amendé... Or, cet étrange terroir, depuis tant de temps qu'il absorbe indistinctement tous les adjuvants possibles et imaginés ne semble guère croître en fertilité. Combien faudra-t-il encore de millénaires pour que le philosophe-agronome découvre enfin la bonne formule ? A l'inverse, qu'il soit des individus rétifs à l'éducation choisie, et l'hypothèse devient recevable que leur fond original constitue l'obstacle intempestif. Il est alors des hommes distincts. Quel serait l'agent matériel de cette différence sinon la diversité des héritages génétiques ?

Mais une objection de poids peut être faite : l'individu apparemment imperméable à l'enseignement est simplement imperméable à un enseignement inadéquat... Pour sûr, c'est le bon fruit d'une bonne éducation qui doit faire cas. Prenons, alors, un exemple connu. Le père de Pablo Picasso était professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Barcelone. Son fils reçut-il une certaine hérédité favorable ou bien fut-il seulement élève bien mené ? Les deux éventualités sont envisageables et la seconde peut paraître plus immédiate, sinon plus « humaine », plus ennoblissante. En fait, force est de remarquer que tous les professeurs des beaux-arts, et plus généralement tous les professeurs et tous les artistes tentent assidûment de faire de leurs rejetons des génies. Combien y réussissent ? De tout évidence, l'impact d'un milieu favorable, si approprié soit-il, n'est pas déterminant. C'est ce que

notait malicieusement le *Protagoras* de Platon vers 430 avant J.-C. : « Souvent le fils d'un bon joueur de flûte resterait mauvais, et le fils d'un mauvais deviendrait bon. »

Manifestement, la présente observation est à double tranchant. Tout autant elle conteste l'influence, sur le sujet, de son environnement, tout autant elle paraît infirmer l'intervention possible d'un mécanisme héréditaire. Le fils n'a pas, bien souvent, les qualités du père, donc il n'a pas hérité de ses potentialités. Voici les hypothèses renvoyées dos à dos.

Cette objection est aisément réfutée, dans le domaine de l'hérédité des caractères physiques tout au moins, puisque le mécanisme génétique peut « sauter » des générations. La couleur de l'œil, chez l'homme, en fournit un exemple classique. Si un Italien d'une famille aux yeux marron depuis toujours épouse une Suédoise aux yeux bleus, les enfants aurant tous des yeux marron. Le caractère « œil bleu » semble avoir disparu. Lorsque ces descendants se marient à leur tour à des descendants issus d'un même genre de parents italo-suédois et donc tous aux yeux marron, les nouveaux enfants auront une chance sur quatre d'avoir les yeux bleus. Le caractère « œil bleu » est réapparu, il a *sauté* une génération, il est passé de l'aïeul au petit-fils. Ainsi, un couple italo-suédois pourrait indéfiniment viser à procréer un rejeton aux yeux bleus, qu'il n'y parviendrait jamais, tandis qu'un tel résultat pourrait apparaître régulièrement plus tard, comme spontanément, dans une autre génération.

Certes, la distribution du trait « couleur de l'œil » appartient au domaine de l'hérédité physique et il n'est pas dit que de tels processus interviennent dans le domaine non physique. Néanmoins, l'explication générale *environnement favorable* est mise en faillite par les efforts infructueux des pères, tandis que l'explication *don héréditaire* laisse la porte ouverte à plus ample étude.

En somme, à la question posée de la possibilité que certaines portions de la sphère non physique de l'être humain – certaines « propriétés de l'être » – soient sous contrôle

génétique, à cette question l'observation biologique répond qu'il n'y a pas d'incompatibilité fondamentale. Compte tenu des lois de Mendel, ces vieux dictons contradictoires, *tel père, tel fils* et *à père avare, fils prodigue,* sont l'un et l'autre parfaitement recevables... à supposer que l'avarice et la prodigalité aient quelques racines génétiques cachées. L'observation biologique soulignerait encore que par suite de l'interfécondité à l'intérieur de l'espèce, c'est-à-dire de la libre circulation des caractères, l'individu se montrerait souvent lui-même *multiple*. Ainsi, le pur avare et le pur prodigue seraient rares ; très répandus en revanche, seraient les individus moyens aux caractères balancés avec des tendances à l'économie ou à la générosité.

L'approche non biologique du fait humain n'a pas accoutumé de pâlir sur les questions de patrimoine héréditaire. Si, d'aventure, le problème est posé, il est habituellement résolu selon une alternative : soit que l'influence héréditaire est commune à tous les hommes, c'est-à-dire qu'il en résulte *un* homme ; soit que tout ce qui n'est pas physique n'entre pas dans le domaine de l'hérédité, et l'homme, personnage totalement *libre* est encore *un*. Le but, ici, fait prime. Il s'agit avant tout d'unifier l'idée que l'on peut se faire de l'être afin de pouvoir lui appliquer des recettes globales. Quelles complications si deux formes d'humanité, par exemple, irréductibles entre elles, hôtes d'une même communauté, devaient être prises en compte ! Il faudrait deux lois, deux justices, deux morales, car comment combler les uns sans léser les autres ? Le principe d'un *bien commun*, transcendant les groupes, ne serait pas même opératoire : Sous quelle raison supérieure autre qu'inventée chapeauter bellicistes et pacifistes ?

On conçoit, dès lors, l'avantage immédiat qu'il y a à se représenter l'homme comme un être idéal, détaché des contingences biologiques. A cet être abstrait et donc malléable, il est facile d'édicter les conditions de son équilibre, de son épanouissement, faudrait-il par la coercition enjoindre l'être

Extrait de la publication

concret d'y souscrire. Solution commode et toute naturelle au demeurant. Car si l'impasse est faite sur l'homme biologique, il ne reste pour objet d'étude que l'homme humain, si l'on peut dire, l'homme tout court. L'homme s'observe soi-même, tout vêtu à la mode de son temps, afin de cerner les caractères de son humanité. C'est, en somme, la pure méthode introspective : s'observer du dedans. C'est le recours séculaire, millénaire, finalement le seul accessible à l'esprit privé de l'acquis scientifique.

Mais si les fleurs sont belles, et l'introspection a touché les sommets de la poésie, les fruits avortent. Du moins ne semblent-ils guère mûrir depuis si longtemps qu'ils pendent, verts, à l'arbre de la connaissance. Une humanité enfermée dans l'auto-observation est un peu comme la girouette juchée en haut du clocher. Le fier coq de bronze contemple l'horizon. Il tourne sur lui-même et contemple encore l'horizon. Il pense planer, détaché des contingences. Besogne ingrate que de lui montrer qu'il tient à la terre. Comment le convaincre qu'il pivote autour d'un solide axe de fer boulonné au faîte du clocher s'il garde l'œil écarquillé sur l'horizon ? Parviendrait-on, en tordant un peu son cou, à lui faire jeter un regard oblique qu'il ne verrait encore que le manteau lisse et impénétrable d'un toit d'ardoise. Comment soupçonnerait-il la charpente savante, l'épaisse maçonnerie, les rudes fondations enfouies dans le sol ? Le coq est à la fois libre et lié. Libre de tourner et de retourner mais soutenu et retenu par son socle énorme. Ainsi les tempêtes du jour font-elles pivoter l'homme en tout sens, l'œil toujours accroché à un horizon d'espoir. Mais le paysage familier ne parlera jamais, il n'expliquera rien. Pour comprendre, il faut baisser les yeux, sonder l'édifice pierre à pierre, jusqu'au niveau zéro de sa fondation.

C'est précisément ce qui a été opiniâtrement poursuivi dans le domaine de la connaissance biologique de l'homme par des générations de chercheurs attentifs. Un gigantesque effort d'appréciation, une aventure sans équivalent dans l'histoire

de l'humanité. Cet héritage de connaissances est, aujourd'hui, largement à portée de main du simple curieux. Un bon dictionnaire suffit. Désormais, l'élégant doute systématique ou l'attachement aux interprétations surannées ne sont plus que l'indice d'un refus de connaître.

En résumé, il est permis de s'interroger ou de ne pas s'interroger sur ces multiples contradictions qui composent le tissu de l'humanité, tel ce tiraillement perpétuel entre l'état de guerre et l'état de paix – il en est bien d'autres. Le faire, conduit infailliblement à poser la question de l'unicité ou de la multiplicité de l'être humain et, par voie de conséquence, la question du poids, en l'homme, de son hérédité.

Une première manière de résoudre le problème est de le congédier sommairement ou de le laisser purement et simplement de côté. Une seconde manière est de réunir et confronter les pièces du dossier. La première méthode considère un homme pur, abstrait, sans racines. Elle permet tout aussitôt de discourir à loisir, de remplir à l'infini les bibliothèques de livres qui posent des questions et donnent des réponses. Toutes différentes. La seconde méthode oblige à étudier en préalable des objets qui ne sont pas directement « l'Homme », tels que les chromosomes, l'hérédité, l'évolution. Ce qui peut sembler contraignant.

Passe encore que l'esprit coupé de la connaissance biologique tente de trouver les raccourcis qui lui épargneront l'accablant labeur de mettre sur pied une telle connaissance. Mais dès lors que ces connaissances existent et sont disponibles, il devient imprudent de les négliger. Cette approche du fait humain que l'on peut qualifier d'introspective, selon laquelle l'homme périssable et transitoire tente de percer son propre mystère en observant l'homme qui vit et qui meurt, cette approche introspective constitue finalement l'effort d'une réflexion sans accès aux dimensions réelles de l'être. Mais c'est, en vérité, le vain effort d'un aveugle et d'un amnésique. Que dirait-on d'un voyageur qui, traversant une contrée, prétendrait en déceler l'âme sans visiter ses monu-

Extrait de la publication

ANDRÉ COLLOT

Ventres pleins, ventres creux

Soumis à des nécessités contradictoires, par exemple le combat et ses armes d'un côté, le travail et ses outils de l'autre, l'Homme est loin d'être une entité. Hétérogène au contraire, on peut le classer biologiquement en deux grandes catégories:

1° *les autotrophes,* qui sont pacifiques et laborieux, indépendants et capables de se nourrir par leurs propres moyens.

2° *les hétérotrophes,* qui assurent leur subsistance en attaquant les autres, en luttant, attitudes qui font apparaître les notions de dépendance, de prélèvement, de hiérarchie.

L'auteur analyse ainsi successivement les différentes classes humaines, issues en direct de la biologie: le chasseur, le paysan, le guerrier, le dominant, le brigueur.

L'idée-force parachevant cet essai se concentre, après une sorte de coup de théâtre, sur l'incompatibilité séparant les deux courants génétiques, et suggère, enfin, une évolution possible de l'espèce humaine.

On ne peut qu'être séduit et même fasciné par ces réflexions d'un auteur qui, à travers sa moisson d'idées, propose sous une forme vivante, souvant poétique, une synthèse des nombreuses suggestions et hypothèses qui s'enchevêtrent d'une discipline scientifique à une autre, à propos de l'humain.

André Collot a délaissé son activité de rédacteur scientifique pour se consacrer au problème général de l'évolution des objets. Il a déjà présenté les grandes lignes théoriques de sa recherche, et le présent ouvrage en constitue une première application.

nrf

80-IX

Extrait de la publication